[Réponse à une enquête]

R O M E

Alain de Benoist

Pendant longtemps, au fil des lectures et des influences, je me suis senti tantôt grec et tantôt romain. J'oscillai ainsi entre deux types de pensée : la pensée romaine, essentiellement historique, juridique, politique et pratique, et la pensée grecque, assurément plus profonde, qui est avant tout philosophique, cosmique, morale et spéculative. La première débouche sur les notions d'unité et d'autorité. La seconde est pluraliste et repose sur ce refus de la suffisance et de l'*hubris* qui est l'une des grandes leçons du paganisme (la condamnation de Prométhée).

Il y a maintenant bien des années que le penchant grec l'a chez moi emporté, définitivement je crois, mais Rome est toujours la ville du monde que je préfère, l'une de celles que je connais le mieux aussi. Celle en tout cas où je reviens toujours avec le même plaisir, et surtout avec la même émotion.

La première fois que je suis allé à Rome, en novembre 1970, le jeune homme que j'étais y fut accueilli par d'autres jeunes hommes dont je découvris avec stupeur qu'ils connaissaient leur ville sur le bout du doigt. La nuit tombée, ils m'en faisaient découvrir les arcanes en me citant une abondance de dates de construction et de noms d'architectes, avec une sorte de savoir esthétique et culturel instinctif, inculqué dès l'enfance, dont j'aurais été bien en peine de trouver l'équivalent dans le milieu parisien. Familiarité révélatrice. Ils me montraient Rome comme on fait visiter sa maison.

Depuis lors, je crois bien qu'il ne s'est pas écoulé une seule année sans que je revienne à Rome. Ce retour a parfois des allures de pèlerinage. Aller pour la première fois à Rome est une découverte. Y revenir, c'est comme retrouver une personne qu'on aime et qu'on n'a jamais oubliée.

Historiquement, Rome désigne à la fois une ville — la Ville — et une civilisation, mais également un symbole et une idée. Cela fait beaucoup à évoquer en quelques pages.

L'ampleur de l'héritage indo-européen à Rome a été bien mis en lumière par Georges Dumézil, qui a montré notamment le grand nombre de parallèles et d'homologies que l'on peut observer entre la religion romaine archaïque et l'Inde ancienne. Des Romains, Dumézil dit qu'ils furent « plus attachés à leur coin de sol que n'importe quel peuple de ces autres provinces indo-européennes qui ont tant de conceptions et de pratiques en commun avec eux ». C'est sans doute la raison pour laquelle ils préférèrent conquérir plutôt

que se transplanter.

Les Romains ont d'abord été des bâtisseurs. Nous leur devons notre conception du droit et une certaine idée de l'Empire. Pour savoir ce qu'*est* le droit, il suffit de lire le *Digeste*. Le droit, c'est l'équité dans la relation, c'est-à-dire l'appréciation objective des points de vue et des situations concrètes — tout le contraire de la *vendetta*. Mais le droit, *ius*, a également une valeur civique et religieuse, indissociable de son assise invisible, le *fas*. Reconnaître la valeur du droit, c'est être *p-ius*, faire montre de piété civique et de respect à l'égard des dieux ; être *im-p-ius*, impie, c'est mépriser l'un et l'autre. Cette conception du droit est également à l'œuvre dans la construction de l'Empire, qui associe l'unité imposée par la Ville à l'autonomie des provinces soumises : le droit romain s'impose sans disqualifier les droits coutumiers locaux. La « paix romaine » repose sur un tel équilibre, et c'est en quoi elle est une paix véritable : *pacisque imponere morem*.

Je suis plus réservé sur la conception romaine de l'autorité, sur le césarisme, trop vite devenu césaropapisme. Réservé aussi sur la notion d'« ordre », qui n'a d'ailleurs d'unitaire que le nom : l'ordre grec, bien différent de l'ordre romain, doit plus à l'harmonie des sphères qu'au pas lourd des légions. Rome fut toujours obsédée par l'unité, peut-être parce qu'elle est née d'une fusion de peuples (le double mythe de Romulus et d'Enée). Cette passion sera reprise à son compte par l'Eglise, qui en fera l'usage que l'on sait.

En religion, les Romains furent avant tout formalistes. Ils étaient religieux dans la mesure où ils accomplissaient exactement le rite, procédaient comme il convenait aux sacrifices. Ce ritualisme, justifié par la place éminente qu'ils donnaient à la tradition (*mos maiorum*), se constate aussi bien dans le culte civique que dans le culte des ancêtres. En outre, bien entendu, le temporel n'était pas chez eux séparé du spirituel. Les dieux de Rome sont avant tout des dieux romains. « Notre Dieu est le Dieu des patriciens qui s'invoque debout devant le feu sacré, écrivait Celse, non le Dieu qui se prie à genoux dans l'abandon de tout son être ».

Pour faire de Rome la capitale de la religion nouvelle, les chrétiens durent faire intervenir le mythe d'un apôtre Pierre qui y serait venu, sous Néron, afin de subir le martyre. Ce n'est qu'invention pure : en réalité, Pierre disparaît définitivement après avoir été libéré de la prison d'Hérode, ainsi que le rapportent les Actes des apôtres (12,17). Devenu « romain », le christianisme put cependant se proclamer ainsi l'héritier des siècles qui l'avaient précédé. On le sait, la succession n'alla pas sans heurts. Le conflit, qu'on a maintes fois décrit, fut au contraire long et acharné. Il s'acheva, comme toujours, sur une forme de syncrétisme. Dans les dernières années du VIe siècle, Grégoire le Grand ordonna que les *fana*, les temples païens, fussent transformés en églises chrétiennes. Les colonnades encore debout purent continuer à témoigner — mais leur destination avait changé.

Rapportant, dans *Le défi*, le voyage qu'il fit à Rome pour disperser les cendres de Montherlant, Gabriel Matzneff écrit : « A la Curie, au temple

d'Antonin et Faustine, au temple de Romulus, nous sommes exaspérés par les croix qui y sont plantées, insolemment. On souhaiterait chez les sectateurs du dieu victorieux plus de discrétion. La grossièreté avec quoi nous avons transformé les sanctuaires païens en églises chrétiennes nous interdit de gémir sur la métamorphose de nos églises d'Afrique du Nord en mosquées mahométanes. Nous récoltons là ce que nous avons semé ailleurs. Après un exil de mille cinq cent ans, les dieux se vengent ».

Mais il y a tant d'images de Rome qu'il serait arbitraire d'en privilégier une aux dépens des autres. Julius Evola a lui-même eu bien tort de dresser l'image d'une Rome exclusivement « héroïque et solaire », qu'il opposait à l'héritage « tellurique et lunaire » des Etrusques. Rome fut toujours un pont entre deux mondes — en même temps qu'elle fut le centre du monde.

L'image du paysan-soldat ne contredit pas celle de l'aristocrate épicurien, et la sévère discipline d'un Caton l'Ancien n'exclut pas la morale du *carpe diem* telle que l'exprime Horace : « Cueille le jour qui fuit sans qu'on y pense, et ne compte pas trop sur demain ! » Il y a une *gravitas* romaine, et il y a aussi une débauche romaine. La Rome des papes et celle des Césars, la Rome de Marc-Aurèle et celle du *Satyricon*, la Rome de la Renaissance et celle de la Contre-Réforme sont tout aussi vraies les unes que les autres. Le christianisme lui-même a pratiqué la continuité dans la rupture en même temps que la rupture dans la continuité. Rome est une histoire, une longue histoire, au cours de laquelle la ville n'a cessé d'être envahie et submergée. Mais sans jamais cesser d'être elle-même. A Rome, on ne repousse pas les conquêtes, on les digère.

Ce qui est remarquable à Rome, précisément, c'est le mélange des styles à l'intérieur des mêmes constructions. Il n'est pas rare, quand on s'y promène, de voir un immeuble aux fondations antiques encore identifiables, pourvu d'étages datant de la Renaissance pour les uns, du XVIIIe siècle pour les autres, le tout intérieurement aménagé de façon très moderne. De même, tout comme les pierres du Colisée, les colonnes antiques ont-elles été réemployées un peu partout. On en trouve dans les églises, les restaurants, les bâtiments officiels. Ici, depuis bientôt trois millénaires, on n'efface rien, on ajoute. C'est pourquoi il ne serait venu à l'idée de personne, et surtout pas aux édiles communistes, d'effacer les inscriptions mussoliniennes qui se lisent encore ici ou là, par exemple (« DUX ») sur l'obélisque situé à la sortie de l'ancien Forum Mussolini. C'est cela qui donne à Rome sa pleine réalité historique, et en fait tout le contraire d'une ville-musée. La ville témoigne de toutes les époques. On y choisit celles que l'on aime.

Les guides touristiques de Rome sont légion, c'est le cas de le dire, et on ne cherchera donc pas à rivaliser avec eux. D'ailleurs, plutôt qu'un bon guide, ce sont de bonnes lectures qu'il faut recommander. Avant de partir pour Rome, lire ou relire quelques pages de Virgile ou de Tite-Live, de Cicéron ou de Sénèque, par exemple les *Lettres à Lucilius*, me semble de bonne méthode. J'y ajouterais personnellement le portrait de *L'homme romain* dressé par Michel Meslin (Hachette, 1978). Mais il n'est pas indispensable d'être érudit

pour se laisser porter !

« Passer de Paris à Rome, écrivait Abel Bonnard, c'est quitter un peuple qui raisonne pour trouver un peuple qui sent ». On n'oubliera pas que cette ville, qui n'était à l'origine « qu'une colline et un peu d'herbe » (Properce), et qui comptait au temps de sa splendeur impériale plus d'un million d'habitants, n'en avait plus que 20 000 lorsque les papes s'installèrent en Avignon. Elle n'est d'ailleurs devenue capitale qu'en 1870. Aujourd'hui, il y règne une atmosphère faite à la fois d'agitation extrême et de langueur raffinée. Il faut s'y laisser étourdir pour pouvoir rêver.

Rêvez justement, en vous rendant au Colisée par la large voie qui borde la colonne Trajane, sur les cartes de marbre noir et blanc qui évoquent, sur votre droite, l'histoire de l'expansion romaine. A l'intérieur du *Colosseo* lui-même, rêvez aux clameurs qui s'y firent entendre si longtemps. Rêvez enfin en déambulant dans les ruines du Forum romain, situé à deux pas, qui s'ouvre sur l'arc de Septime Sévère et dont on achève la visite en passant, après les vestiges de la Maison des Vestales, devant l'arc de Titus qui commémore la prise de Jérusalem en l'an 70 de notre ère.

Non loin de là, l'ancien Forum Boatrium, face à la célèbre Bocca di Verità située sous le portique de l'église Santa Maria in Cosmedin — gare aux menteurs qui glissent imprudemment la main entre ses dents de pierre ! — se trouve en contrebas du Tibre. Voyez comment s'y répondent le temple rectangulaire de la Fortune virile, que certains attribuent au dieu marin Portunus, et le temple rond de Vesta. C'est là, à mi-chemin de ces deux temples, que les cendres de Montherlant furent dispersées par Gabriel Matzneff et Jean-Claude Barat le 21 mars 1973, jour de l'équinoxe, six mois exactement après que l'écrivain se fut donné la mort — là aussi que, très probablement, d'autres cendres seront dispersées un jour.

Je pense encore à Montherlant lorsque, venant de la Piazza Argentina, dont les ruines abritent le séjour des plus beaux chats errants de Rome, je passe près du Panthéon devant le petit obélisque supportant un éléphant qui jouxte l'ancien hôtel Minerva, aujourd'hui « rénové », où l'auteur de *La guerre civile* avait ses habitudes. Je pense à Montherlant et à son *Préfet Spendius*, ce récit romain que nous ne lirons jamais puisque l'écrivain le détruisit lorsqu'il l'eut achevé, comme pour donner un sens nouveau à la notion de sacrifice.

Avant d'aller dans quelque taverne populaire — à Rome, la qualité culinaire est inversement proportionnelle au luxe de l'établissement, en sorte qu'aucune *trattoria* ne réserve de mauvaise surprise ! — manger d'excellents spaghetti *al vongole veracci* ou déguster une *bresaola* accompagnée de *rughetta* et de *parmigiano*, pénétrez avec piété dans l'admirable Panthéon. Oubliez les bondieuseries qui couvrent les parties inférieures et regardez la coupole ajourée, couronnant une extraordinaire rotonde à caissons, qui figure en son centre. L'ouverture circulaire qui s'y découpe est comme une fenêtre ouverte sur le cosmos, dessinant à son aplomb un *omphalos* sacré. Voyez ensuite la façade, dont l'inscription rend hommage au consul Marcus Agrippa. Perfection

architecturale, perfection des formes. Eveil au divin. On ressent ici une émotion qui ne se compare à nulle autre.

A quelques mètres de là, vous ferez une brève halte à la « Casa del Oro », où l'on boit le meilleur café du monde. Perdez-vous ensuite dans le dédale des petites rues qui, à partir du Panthéon, vont vers la Piazza Navona, le Corso Vittorio Emanuele (où vécut Julius Evola), ou bien vous ramènent vers la Piazza del Popolo, au pied du Pincio et de la Villa Borghese. Lorsque vous serez revenu près du Tibre, admirez l'*Ara Pacis Augustæ*, qui célèbre la paix établie par Auguste après ses expéditions victorieuses.

Pour sortir de Rome, empruntez l'antique Via Appia, aux pavés mal dégrossis encore intacts, qui vous conduira dans la campagne environnante, toute proche, où les pins alternent avec les cyprès, leur vert sombre étendant leurs ombres brunes quand le soleil commence à sombrer. Vous y verrez, outre plusieurs catacombes, toute une série de monuments funéraires, parmi lesquels l'impressionnant tombeau de la princesse étrusque Cæcilia Metella. Pour les Romains d'aujourd'hui, c'est un endroit où l'on sacrifie plus souvent à Vénus qu'à Pluton. L'amour et la mort, il est vrai, ne font pas un si mauvais mélange des genres.

Ostie, au bord de la mer, fut sous l'Empire une ville de 100 000 habitants. Peu avant d'y arriver, ne manquez pas le site d'Ostia Antica qui, à défaut de pouvoir pousser plus au Sud, jusqu'à Herculanum ou Pompéi, vous donnera une idée assez exacte de la façon dont vivaient les vieux Romains.

Entre Rome et Ostie, la ville nouvelle de l'EUR donne l'un des exemples les plus achevés de ce que fut l'architecture sous le régime fasciste. Ce site, dominé par les arcs de voûte qui s'étagent au flanc de l'imposant Palais de la Civilisation, et qui abrite aussi le Museo della civiltà romana, aux deux frontons frappés des aigles impériaux, fut construit en vue de l'Exposition universelle qui devait se tenir à Rome en 1942, mais qui fut annulée à cause de la guerre. Les plans des bâtiments, devenus aujourd'hui le siège de plusieurs administrations officielles et dont la muette sobriété évoque les peintures de Giorgio de Chirico, furent dressés par l'un des plus talentueux architectes du régime, Giuseppe Pagano, qui allait mourir quelques années plus tard en déportation dans les camps nazis.

On peut en revanche s'épargner la visite à Saint-Pierre, lourde pâtisserie architecturale, qui n'impressionne extérieurement que par sa masse et intérieurement par son luxueux mauvais goût. La cité du Vatican, que Montherlant qualifiait de « *domus* de la laideur », est d'ailleurs judicieusement isolée du reste de la ville par un robuste mur d'enceinte, que rien n'oblige à le franchir.

Plutôt que de vouloir tout voir, en visitant au pas de charge monuments et musées, dont le nombre donne le vertige, mieux vaut en fait déambuler au hasard dans le cœur de Rome, se laisser arrêter par le spectacle de la rue, s'y imprégner des bruits et des odeurs, arpenter ces voies étroites où l'on se

promène le nez en l'air parce que les étages supérieurs vous réservent toujours des surprises. Abel Bonnard disait encore fort justement qu'un des principaux éléments du charme de Rome est « le heurt du grandiose et du familier, la plus simple vie déroulée au bas du plus auguste décor ». Il entendait par là que « Rome n'a rien de bourgeois ». On n'y voit en effet que du grandiose et du populaire. Partout des colonnades et des portiques, partout des magasins et des échoppes, partout des places et des fontaines, qui surgissent à un détour de rue sans que rien ne les laisse prévoir. Partout des petites rues sans trottoir, où les voitures se faufilent en évitant les passants et les chats, créant d'affreux embouteillages où presque personne ne s'insulte !

Mais c'est surtout la nuit qu'il faut marcher dans Rome, quand la circulation s'est à peu près interrompue, et que l'ocre des façades prend une autre couleur à la lumière des réverbères. On y ressent comme un sentiment d'apaisement et de joie incomparables. Il n'est alors pas besoin de convoquer à l'excès les ressources de l'imagination pour sentir planer le souvenir de ce qui fut avec une force telle que rien n'a jamais pu en déraciner la trace. Pour ceux qui l'aiment, Rome est vraiment *res divina*.

A l'envers, le nom de Roma se lit d'ailleurs : Amor, et ce n'est sans doute pas un hasard. A en croire certains auteurs, il y aurait en effet un « nom secret de Rome », qui aurait associé à l'origine les patronages tutélaires de Mars et de Vénus. Au VIe siècle de notre ère, les écrivains byzantins Jean Lydus et Photius (ou Photios) assurent ainsi qu'il existe trois noms pour Rome : un nom politique, « Roma », un nom secret, « Amor », et un nom de culte, « Flora » (les trois lettres-clés étant A O R, comme dans « Aurora »). Le nom de Vénus vient d'un ancien neutre abstrait passé au féminin, dont le verbe *uenerare*, vénérer, faire des grâces, est un dérivé. Quant au nom de Mars, ses variantes italiques renvoient à « Mâuort- », nom que l'on a fréquemment rapproché de celui des compagnons guerriers du dieu indien Indra, « Marút- ». Entre Mars et Vénus, comme entre Arès et Aphrodite, il semble avoir existé un lien, que Lucrèce évoque dans le prologue de son poème. Romulus est un personnage guerrier, tandis qu'Enée est dit « fils de Vénus ». Rome est née un 21 avril. Or, dans le calendrier romain, avril est dédié à Vénus et fait immédiatement suite au mois de mars.

*

« *Los von Rom !* », s'écriaient naguère les Allemands qui se voulaient héritiers des vieux Germains, disciples de Luther ou tardifs adorateurs du dieu Odin. Ils n'avaient pas tout à fait tort, puisqu'au cours de l'histoire c'est toujours de Rome que vinrent les entreprises visant à les convertir. Mais aujourd'hui, ce sont plutôt les Italiens du Nord qui ne ménagent pas leurs critiques envers Rome, la « porte du Sud » !

J'aime pour ma part Rome tout autant que j'aime les pays baltes, et la Grèce ou l'Espagne tout autant que la Flandre ou l'Irlande. Tout autant, mais pour des raisons différentes, complémentaires peut-être. Au vrai, rien ne m'agace

plus que ceux qui coupent l'Europe en deux. Tout aussi détestables, et même ridicules, sont à mes yeux ces admirateurs inconditionnels des brumes du Nord qui croient devoir mépriser les terres du Midi, et ces chantres des vertus latines qui n'ont que détestation pour les « Barbares ». Je me suis toujours voulu ambassadeur du Nord auprès du Sud, et ambassadeur du Sud auprès du Nord. Telle est mon idée du « bon Européen ». L'Europe est riche de toutes ses dimensions, de tous ses visages. Elle est terre d'Apollon comme de Dionysos. Elle est ordre et jaillissement, convivialité chaude et réserve complice, ambre et soleil, mer grise et flot bleu.

« Rome ne serait jamais arrivée à un tel degré de puissance si, au lieu d'une origine divine, elle n'avait eu que des débuts dépourvus de grandeur et de merveilleux », écrit Plutarque au début de sa *Vie de Romulus*. Rome porte un nom *bifrons*, tout comme Janus était un dieu *bifrons*. Janus, le dieu au double visage, était le dieu des seuils et des commencements. On se souviendra, en allant à Rome, de tout ce qui ici a commencé.

A. B.

21 avril 2002